



CELLE QUI RESTE



Centre Claude Cahun
pour la photographie contemporaine

Juliette Parisot



Comment s'arranger avec l'absence? Cette question occupe l'histoire des images depuis le début, quand les mains négatives, dans les grottes paléolithiques, se faisaient les traces d'êtres passés. L'image raconte l'absence, ce que le temps fait de nous et des choses, ce que le temps impose à la fureur de vivre. L'image comme représentation du monde rend de nouveau présent. Voilà la force et la violence des images et de ce qu'on les fait être.

Seulement ici : dans ce projet que Juliette Parisot nomme « M », l'image et son concept sont retournés comme des gants. Les images de Juliette ne sont pas une représentation du monde ou d'individus, elles présentent le néant et le donnent à toucher.

Nous avons découvert le travail de Juliette lors des Rencontres d'Arles en 2020. Et nous avons vécu ce rendez-vous, supposément normé par la cadence des lectures de portfolios, comme une déflagration. L'histoire de Juliette est aussi brute que brutale, âpre, mais ce n'est pas sa dureté qui rend son travail puissant. En choisissant l'image (photographique autant que vidéographique ou installée) pour donner une forme à sa vie éclatée, Juliette fait exploser le cadre de la définition même de la représentation.

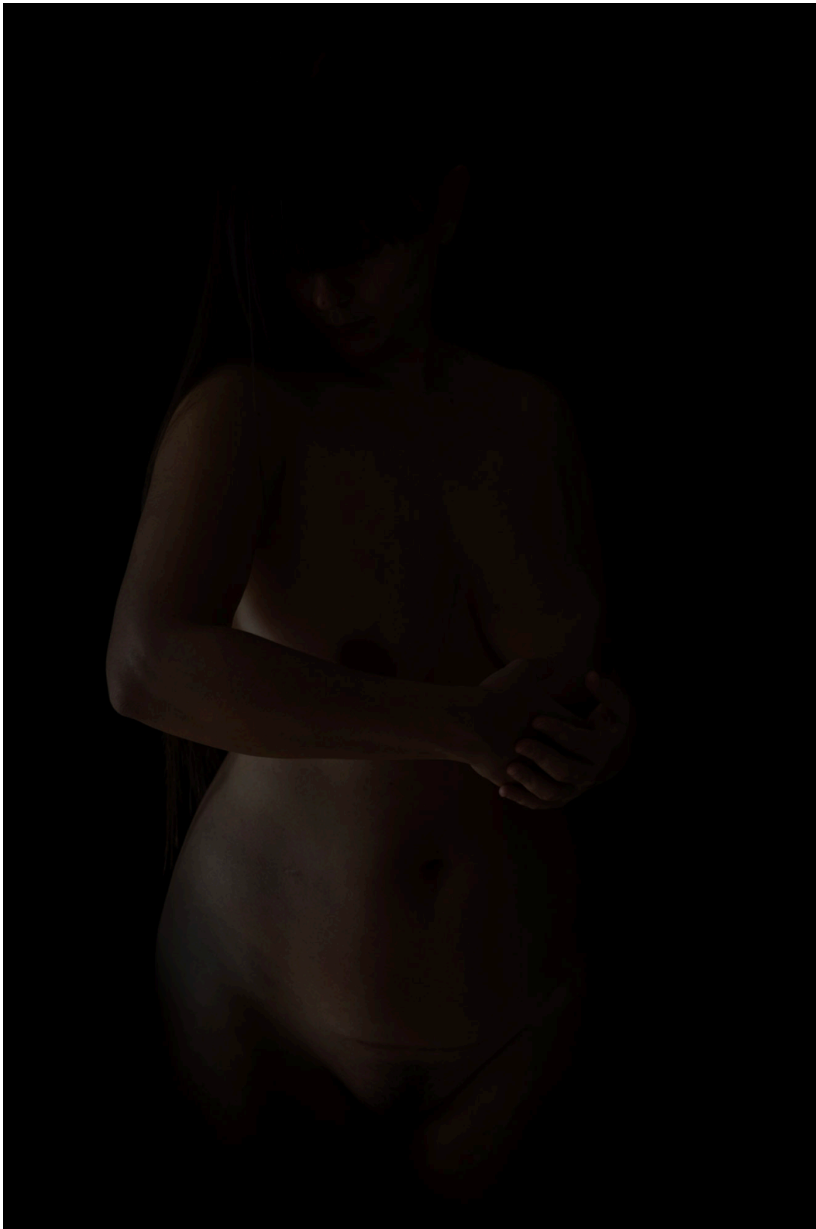
C'est dans l'écart avec ce qu'elle représente que l'image de Juliette Parisot transforme, invente, construit et constitue aussi le sujet qu'elle donne à voir. Entre représentation de la figure humaine et traces de la mort, la pratique du portrait que met en scène Juliette pose la question de l'imitation des modèles véhiculés par notre culture, qui articulent reconnaissance et imaginaire. Car avec cet ensemble de séries qui forme un tout, Juliette Parisot, engage les images dans une lutte où l'espoir n'a pas de place. Ce qui reste c'est l'absence, l'image fantôme ne comble pas, ne remplace pas, elle souligne, elle matérialise le vide.



Entre auto-portraits et portraits des êtres qui manquent, Juliette modèle la lumière pour donner une place au vent et à la béance. Ses auto-portraits dans l'ombre où l'on devine à peine la forme d'un corps et les gestes qui supportent un enfant qui n'est pas là, donnent à voir ce que l'image ignore: tout ce qui se cache derrière la surface d'un corps en douleur. Dans une vidéo, des mains plient et lissent des petits vêtements d'enfant, autant de tâches quotidiennes qui ne se feront pas ou plus, rien n'est dit, tout est là : le silence occupe la vacance de l'espace. Dans une grille photographique enfin, le vent gonfle un foulard ou un linge et trace une partition dans un ciel rayonnant, ces signes ne disent rien du néant, ils jouent avec.

Au milieu de son ouvrage sur le Japon, *L'Empire des signes*, Roland Barthes écrivait sous un double portrait du général Nogi et sa femme « ils vont mourir, ils le savent et cela ne se voit pas ». Dans le travail de Juliette Parisot la mort se voit, elle est motif, dans tous les sens du terme, mais l'image n'en dit mot. Ce qu'elle raconte c'est le corps qui reste, un corps de femme déshabillé ou recouvert tel une Madone, un corps de femme qui épuise les gestes pour qu'advienne l'absence. L'absence est là, il n'y a plus rien à faire, nous n'y échapperons pas, c'est elle qui nous explose au visage en nous imposant sa présence.

Texte Emilie Houssa





ENTRETIEN

Propos recueillis par Yolande Mary, co-directrice du Centre Claude Cahun.

Nous nous sommes rencontrées à Arles en 2021, j'ai été émue et touchée par ton histoire personnelle et la forme artistique que tu lui donnais. Tout était lié et prenait corps dans tes images : La perte de deux êtres chers. Pourrait-on dire de ton travail qu'il est une conjuration ou un apaisement ?

À l'automne 2020, j'ai perdu ma mère et ma fille Milo, à deux mois d'intervalles, des suites d'erreurs médicales. J'ai été victime d'un HELLP syndrome qui est une complication fulgurante de la grossesse attaquant tous les organes vitaux. La seule manière de survivre pour la mère et l'enfant est un accouchement en urgence. Ma fille, grande prématurée, est décédée au sixième jour en néonatalogie. Le passé et l'avenir se sont annulés. Il n'y avait pas de mots et je photographiais ce qui me renvoyait à un champ de ruine intérieure. Les autoportraits dans l'obscurité ont été réalisés quelques mois plus tard. Comment montrer ce vide, cette douleur ? Comment parler du tabou du deuil néonatal ? La cicatrice de ma césarienne apparaît comme un indice. Puis sont venus les autoportraits en pleine lumière à propos de ma mère. Habillée de ses vêtements, je me fonds en elle pour rejouer la fusion. Ces deux séries m'ont permis d'être avec elles, de parler d'elles. Je suis celle qui reste, qui flotte entre la disparition de ma mère et de ma fille. La photographie me permet de glisser dans un espace sensible. Elle est mon langage et me permet de dire le manque, l'absence, la douleur, mais aussi célébrer. La photographie m'a aidé à réaliser ce qu'il s'était passé. Elle a été dans ce moment un lien avec la réalité, à la fois mon interprétation et une preuve. J'ai continuellement besoin de photographier pour comprendre. Pour faire exister ? Elle me permet de révéler l'injustice que j'ai subie et de me battre contre l'irrémediabilité de la mort. C'est un lieu de résistance. Mon cerveau de photographe a pris la relève dans ces moments insoutenables. Pouvoir travailler sur ce qu'il s'est passé m'a aidé à survivre et d'une certaine manière à passer du temps avec elles.

Tu as utilisé trois médiums : photo, collage et vidéo pour ce travail. Peux-tu nous expliquer pourquoi ?

L'image a le pouvoir de témoigner, d'exprimer des idées. Le thème de la maternité est universel mais il faut donner des indices pour que chacun puisse comprendre le travail et s'emparer du sens avec son bagage. Les collages sont réalisés avec de la couverture de survie, matériel qui possède de fortes qualités : sa couleur dorée, son pouvoir réflecteur, sa légèreté. Mais il véhicule aussi le symbole du monde humanitaire et médical. J'ai découpé les formes exactes de vêtement d'enfant ayant appartenu à ma mère, moi et le seul habit de Milo, comme un négatif, une empreinte du vide. C'est à la fois une image vivante et morte. Elle renvoie au soleil et à la tragédie. Ce seul matériel me permet d'exprimer l'ambiguïté de ces absences, ma projection en tant que survivante sur ma mère et ma fille à travers le temps aux mêmes âges. Avec la vidéo, j'introduis le temps à un autre niveau. Mes mains reboutonnent des vêtements d'enfant à l'infini, ceux de ma mère, qui n'ont pas vu le jour depuis 60 ans. Ce que laissent les êtres aimés devient un fil invisible entre eux et nous.

Comment conçois-tu l'évolution de ton travail ? Envisages-tu une suite à ce travail ?

Ce travail est le premier qui parle explicitement de moi. Ce parcours personnel sinueux illustre à travers mon regard des thèmes de société et des questions universelles. La maternité est jalonnée de tabous et de combats qu'il faut sortir de l'invisibilité.



Trois ans plus tard, ces événements ne cessent de m'interroger dans la vie quotidienne et dans mes recherches artistiques.

Je réalise actuellement un travail sur ma mère et la mémoire. Parallèlement, j'ai récemment envisagé une nouvelle maternité et commencé un parcours PMA. Je remets en jeu la question de la maternité et commence à interroger cette nouvelle étape de ma vie à travers mes recherches plastiques. Ce projet permet de transcender un quotidien médical brutal, long et frustrant. L'investiguer par la voix créative permet de le voir autrement pour ceux qui le vivent et de le découvrir pour d'autres. Le désir est créateur. Quel est ce nouveau corps de femme du XXI^e siècle qui construit sa propre trajectoire maternelle ?

BIOGRAPHIE

Née à Lyon en 1986, Juliette Parisot y vit. Étudiante à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne, elle obtient une licence mention Arts-Plastiques. Elle étudie ensuite la photographie dans une école à Paris. Elle est aujourd'hui photographe pour le théâtre et plasticienne.

EXPOSITIONS COLLECTIVES

Photo Doc., Les Blancs Manteaux, Paris, du 10 au 12 mai 2019

Omnibus Circus, Hôtel de Sauroy, Paris, 10 mars au 29 avril 2018

Photographies, avec Aurélie Froussard et Estelle Jourdain, Villa Balthazar à Valence, 14 septembre au 7 octobre 2017

EXPOSITIONS PERSONNELLES

L'Heure Bleue, Galerie Delacroix de l'Institut Français de Tanger, Maroc, 1^{er} février au 4 avril 2018

En compagnie. Portraits, L'Etable de la Compagnie des Petits Champs, septembre 2016

INFORMATIONS PRATIQUES

Centre Claude Cahun
45 rue de Richebourg
44000 Nantes FRANCE
+33 (0)9 52 77 23 14
www.centreclaudecahun.fr

CONTACT PRESSE
Yolande Mary
+33 (0)6 99 43 65 66
contact@centreclaudecahun.fr



Les images du dossier sont disponibles pour la presse. L'utilisation est exclusivement réservée à la promotion de l'exposition. Mention obligatoire : (nom de l'artiste, titre, année), courtesy nom de l'artiste & Centre Claude Cahun

Cette exposition est co-produite par avec le Lieu à Lorient et le Graph CMI de Carcassonne, deux membres du réseau Diagonal



L'association « Confluence photographique » est membre du Réseau Diagonal et du Pôle des Arts Visuels des Pays de la Loire.



L'association bénéficie du soutien : de la Ville de Nantes, du département de la Loire-Atlantique, de la Région des Pays de la Loire et de la DRAC

